

ples, ses incroyables magnificences. — Au point le plus central, à l'endroit où les trois collines venaient finir, les eaux des aqueducs réunies formaient un lac, semblable, dit Suétone, à une mer, dans lequel se miraient tous ces palais bâtis sur ses bords comme autant de cités. Néron, reconstruisant Rome incendiée, avait voulu la reconstruire à sa propre gloire; il avait fait la plus belle part au temple de sa propre divinité, et peu s'en était fallu qu'il n'appelât la capitale du monde de son propre nom, Néropolis¹.

Ces magnificences encore debout devaient peser à la maison Flavia. Elles remplissaient Rome du nom de Néron; elles conservaient le prestige de ce nom déjà trop populaire. Un plan évidemment préconçu fut suivi par Vespasien et par Titus, pour effacer ce dangereux souvenir. Mais, en déblayant Rome des magnificences néroniennes, ils finirent à rendre au peuple ce qu'ils reprenaient à la mémoire du tyran. Ce ne fut pas au profit de leur faste et de leurs voluptés personnelles, ce fut au profit du peuple, de ses besoins et de ses plaisirs, que la Maison d'or disparut peu à peu du sol de Rome.

Ainsi d'abord le portail qui fermait la voie Sacrée fut détruit. Cette voie antique, chère aux souvenirs du peuple romain, lui fut ouverte de nouveau. Un arc de triomphe, qui ne fut achevé qu'après la mort de Titus, et qui est resté une des œuvres les plus parfaites de l'architecture romaine, orné des palmes de la victoire judaïque, remplaça par un souvenir national et militaire l'orgueilleuse entrée de cette enceinte que Néron avait dédiée à ses propres voluptés.

¹ Voy. les *Césars*, Néron, § 5, t. II, p. 156-159.

A droite de la voie Sacrée s'éleva, comme autrefois, le palais des Césars réduit à ses anciennes limites du mont Palatin, de même que le pouvoir des Césars était rentré dans les limites de la politique Augustale. — A gauche de la voie Sacrée apparut l'œuvre favorite de la maison Flavia, le temple et le forum de la Paix¹; cette déesse, devenue l'idole de Rome après les guerres civiles et des Flavii après leur victoire, remplaça le palais nouveau que Néron avait ajouté à sa demeure; les chefs-d'œuvre que Néron avait enlevés à la Grèce passèrent du boudoir au sanctuaire. — Et après avoir passé ces deux édifices, la voie Sacrée arriva en face du colosse de Néron, changé de place et transformé. Il était devenu le colosse du Soleil; la tête du dieu populaire avait remplacé celle du tyran.

Les pentes du Cœlius et de l'Esquilin qu'avaient couvertes les jardins de Néron devinrent également le domaine du peuple ou des dieux. Sur le Cœlius, le temple de Claude, détruit par son fils adoptif Néron, fut relevé par Vespasien qui avait été l'obligé de Claude et qui se montrait reconnaissant. — Sur l'Esquilin, Titus bâtit des thermes, et ces thermes ne furent pas seulement substitués, mais superposés à une maison de plaisance que Néron avait élevée là au milieu de ses jardins. On se hâta de faire disparaître sous un remblai l'édifice néronien; on combla de terre et de débris les salles ornées de marbre et de riches peintures; on négligea même d'en retirer quelques chefs-d'œuvre de sculpture² qui ont dormi là en paix pendant seize ou dix-sept

¹ On reconnaît aujourd'hui la basilique de Constantin dans les belles ruines que l'on attribuait jadis au temple de la Paix. Mais il reste toujours certain que le temple de la Paix, qui, comme on le sait, a péri au bout de peu de temps, était ou sur le même emplacement ou au moins tout près de là.

² Ainsi le *Pluton* du Capitole, le *Méléagre* et la grande Cuve de porphyre du

siècles, et il servit simplement (on peut le reconnaître aujourd'hui encore) de fondation à la magnifique salle de bains que Titus livrait au peuple romain. — Enfin, dans le fond de la vallée, le lac de Néron fut desséché; l'eau des aqueducs fut rendue à la ville; et un immense amphithéâtre, jadis rêvé par Auguste, fut donné au peuple par la famille Flavia, et est demeuré la plus gigantesque ruine de l'ancienne Rome. Il est inutile de redire ici ce qui est décrit partout. L'édifice eut mille huit cent trente-sept pieds romains (544 mètres) de pourtour, six cent trente-huit de long, cinq cent trente-cinq de large, cent soixante-cinq de haut. Il put contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs. Néron avait beau être populaire; le peuple ne pouvait se plaindre de voir détruire l'œuvre de Néron, quand elle était ainsi remplacée¹.

Vatican. On ajoute le *Laocoon*; mais Pline mentionne le *Laocoon* comme ayant figuré dans la maison de Titus. (Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, iv.)

¹ Ce travail d'effacement des œuvres néroniennes est assez démontré par l'aspect des lieux et par les vers de Martial que j'ai cités (*Césars, loc. cit.*), qui en donnent les détails d'une manière tout à fait topique. (Voyez aussi Suétone, *in Tito*, 7; *in Vesp.*, 10.)

Il y a eu quelques doutes sur l'origine des thermes construits au-dessus de la maison néronienne du mont Esquilin, et que l'on voudrait attribuer à Trajan. Je crois cependant que le nom devenu vulgaire de Thermes de Titus doit leur être maintenu. On reconnaît bien, dans le travail précipité d'enfoncement des constructions néroniennes, le *velocia munera thermas* de Martial, ou le *thermis celeriter exstructis* de Suétone. Il y a bien eu des thermes de Trajan, situées plus haut, sur le mont Esquilin, et appartenant à celles de Titus. C'est de ce côté que l'on trouve des briques portant les noms de Trajan et de Plotine, sa femme. Ces thermes de Trajan ont laissé des traces reconnaissables, soit dans les constructions de la cour qui précède l'église Saint-Martin, soit surtout dans les souterrains qui sont au-dessous de cette église. Les monuments du moyen âge constatent que cette église a été bâtie par le pape Symmaque, au quatrième siècle, en l'honneur de saint Sylvestre, *juxta thermas Trajanas* (Anastas. *Biblioth. in Vita Symmachi.*)

Aussi, la dédicace de cet amphithéâtre, sous Titus (an 80), fut-elle une grande fête. Elle inaugurait la Rome flavienne sur les ruines de la Rome de Néron. Il y eut cent jours de réjouissances. Et sur l'amphithéâtre nouveau et sur un autre théâtre au delà du Tibre, furent épuisées toutes les variétés de plaisirs, chasses, combats d'éléphants, combats de grues, combats de gladiateurs, batailles terrestres, batailles navales; trois mille hommes combattirent à la fois; cinq mille bêtes furent tuées en un seul jour, quelques-unes par des femmes. Des billets furent jetés au peuple, dont quelques-uns gagnaient jusqu'à des esclaves, des vases d'or et des navires¹. Ce jour-là, le peuple romain reprenait possession de sa voie Sacrée, de ses collines, de ses aqueducs, des statues rendues à ses temples, de son Capitole deux fois brûlé et deux fois restauré, de ses voies publiques, détruites par la négligence des temps passés et que Vespasien avait refaites², en un mot de tout ce que Néron lui avait ôté. Les partisans de Néron

¹ Suet., *in Tit.*, 7; Xiphil., LXVI, Eutrop. VII, Euseb.

²

IMP. CAESAR VESPASIANVS, etc...
 AQVAE CVRTIAM ET CAERULEAM
 PERDYCTAS A DIVO CLAVDIO
 ET POSTEA INTERMISSAS
 DILAPSASQVE PER ANNOS NOVEM
 SVA IMPENSA VRBI RESTITVIT (an. 71)
 — IMP. CAESARI VESP... etc...
 QVOD VIAS VRBIS
 NEGLIGENTIA
 SVPERIOR... TEMPOR...
 CORRVPAS IMPENSA SVA
 RESTITVIT (an. 71).

— ... SACRARVM AEDIVM RESTITVTORI. — IMP. TITO RESTITVTORI AEDIVM SACRARVM.
 — IMP. TITVS, etc... VIVAM AQVAE MARCIAE VETVSTATE DILAPSVM REPECIT ET AQVAM
 QVAE IN VSV ESSE DESIERAT REDVXIT (79). — *idem* CLAVDIAM ET ANIENEM NOVA FORMA
 REDVCENDAS SVA IMPENSA CVRAVIT (80).

voyaient disparaître les dernières traces de leur prince : Néropolis était redevenue Rome.

Et, de plus, cette gloire et cette sécurité du dedans était complétée par les triomphes du dehors, faciles triomphes dès que la paix était au sein de l'empire. Au moment même où Rome s'embellissait et s'affranchissait ainsi, Agricola, poussant ses conquêtes en Bretagne, coupait par une ligne de châteaux l'isthme qui sépare les deux mers, et renfermait la liberté bretonne dans l'Écosse actuelle comme dans une autre île¹. Cette Bretagne ainsi conquise devenait promptement romaine, se faisait honneur de la toge et de la langue latine, envoyait ses enfants devenir rhéteurs à Autun, et, surtout (car les voluptés du corps précèdent volontiers celles de l'esprit), se façonnait aux thermes, aux théâtres, aux festins, à l'art de bien vivre, plus promptement encore qu'à l'art de bien dire². Rome, à la façon des modernes, « donnait ainsi la servitude sous le nom de civilisation³; » elle se complaisait dans cette commode et orgueilleuse pensée qu'elle améliorerait le monde tout en se l'asservissant. Au milieu de cette paix, de cette splendeur du dedans, de cette puissance du dehors, on se retournait avec joie vers Titus, et on l'appelait les délices du genre humain; désignation d'autant plus

¹ Summotis velut in aliam insulam hostibus. En 80 Agricola arrive jusqu'au Tay ou à la Tweed (*Taium æstuarium*). En 81, il fortifie la ligne qui sépare le Forth (*Bodotria*) de la Clyde (*Clota*). Cette ligne est sillonnée au jourd'hui par le canal de Stirling à Glasgow. Voy. Tacite, *Agric.*, 18-25.

² Gallia cauidicos docuit facunda Britannos.

JUVÉNAL.

³ Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum pars servitutis esset.

TACITE, *Agric.*, 21.

vraie que le genre humain, en fait de Césars, n'avait pas été gâté.

Malheureusement cette joie devait être courte, et, si courte qu'elle fût, il s'y mêla plus d'une douleur. Jadis, Caligula, pour son divertissement personnel, demandait au ciel d'envoyer à son empire des catastrophes, tremblements de terre, disettes, épidémies. Si une telle satisfaction eût été du goût de Titus, elle ne lui eût pas manqué! Il y eut même sous son règne une calamité que Caligula n'avait pas songé à demander. Le Vésuve, éteint depuis une dizaine de siècles peut-être, et dont les éruptions, visiblement écrites sur le sol, étaient effacées de la mémoire des hommes, le Vésuve se réveilla. Déjà, dix-sept ans auparavant, un tremblement de terre, précurseur de cette grande secousse, avait troublé la Campanie, dévasté Herculanium et Pompéi¹. Dès l'été de 79, les peuples voisins remarquèrent des symptômes effrayants. L'été fut sans eaux; la terre brûlait les pieds de l'homme; des commotions souterraines se faisaient sentir; il semblait que les montagnes chancelassent comme pour tomber; on entendait sous terre des bruits pareils au grondement de la foudre, dans les airs comme des mugissements, des frémissements sous les flots de la mer; et, pendant la nuit, de gigantesques fantômes, de formes étranges, glissaient sur la plaine, disait-on, ou traversaient les airs².

Enfin, le 9 des kalendes de septembre (23 août), vers une heure après midi, un nuage d'épaisse fumée, semé de taches blanches et noires, commença à se dessiner sur

¹ Voy. *Rome et la Judée*, ch. II, p. 25, 26.

² Xiph., LXVI, 22; Plin., *Ep.*, VI, 20.

la cime la plus haute du Vésuve; il était étroit et allongé par le bas, puis s'élargissait comme le fait un pin à l'endroit où naissent les branches inférieures. Pendant tout le jour il alla se dilatant, jetant sans doute des pierres ou de la cendre, car les populations voisines, prises de terreur, cherchaient déjà à s'enfuir par mer. Vers le soir, des feux soudains se manifestèrent çà et là sur les flancs du Vésuve, comme si des incendies se fussent allumés de place en place. Il y eut des secousses de tremblement de terre plus violentes que celles des jours précédents et qui semblaient près de tout renverser. Enfin, le matin suivant, à sept heures, le soleil, obscurci par la fumée, donnait un jour semblable au crépuscule; le tremblement de terre était plus violent que jamais; les maisons s'éroulaient, le sol manquait sous les roues des chars, et on ne pouvait les arrêter même avec de grosses pierres. De temps à autre, d'immenses jets de flammes déchiraient le nuage; parfois il s'ouvrait en formes étranges et éclatantes, et jetait une lueur aussi éblouissante et plus gigantesque que des éclairs. En même temps, la mer mugissante et soulevée envahissait certains rivages comme à Stabies; ailleurs, comme à Misène, elle reculait, effrayée, pour ainsi dire, des convulsions du sol, en laissant de vastes plages couvertes de poissons expirants.

Mais jusque-là le nuage était resté suspendu et laissait, au-dessous de lui, passer un peu de jour. Tout à coup il s'abaissa, couvrit la terre, couvrit la mer, enveloppa Caprée, cacha à la ville de Misène l'extrémité de son promontoire; bientôt pour tout le pays de Misène à Stabies la nuit fut complète. C'était une obscurité, dit Pline le jeune, pareille non pas à celle d'une nuit sans lune et

sans étoiles, mais à celle d'une chambre fermée et sans lumière. Au milieu de ces ténèbres on sentait, même à la distance où est Misène, une pluie de cendres qu'il fallait secouer si on ne voulait être étouffé; plus près du Vésuve, une grêle de pierres calcinées et légères comme la pierre ponce. Il vola de ces cendres jusqu'à Rome, on dit même jusqu'en Égypte. Il y avait sur terre un bruit comme si les montagnes s'éroulaient; sur mer des hurlements qui répondaient à ce bruit. Cette nuit terrible dura, à Misène vingt-quatre heures, à Stabies trois jours. Et lorsque enfin ces ténèbres, peu à peu diminuées, se furent réduites à l'état de nuages ou de fumée; que l'atmosphère, moins chargée de cendres, fut plus respirable; qu'il se montra un soleil, livide comme au moment d'une éclipse; qu'en un mot, on revécut: on sut qu'un torrent de lave, marchant vers la mer, avait envahi Herculanium; qu'une colonne de cendres avait surpris et suffoqué Pompeii; qu'à Stabies les édifices avaient croulé de toutes parts.

Pendant cette terrible lutte des éléments à laquelle nul esprit n'était préparé, toute la population qui habitait les bords du golfe, réveillée par le bruit dans son sommeil ou surprise dans sa veille par les ténèbres, s'était rappelé les prophéties des juifs, des chrétiens, des sibylles; elle avait cru le monde prêt à finir. La terre ne manquait-elle point sous ses pas? la lumière du ciel au-dessus de sa tête? la mer à ses vaisseaux? Laissons parler les narrateurs païens: « Quelques hommes voyant apparaître à travers les ténèbres des formes fantastiques et grandioses, disaient que les géants étaient sortis de leurs prisons souterraines et recommençaient leur révolte contre les dieux. Beaucoup, effrayés de la mort, demandaient la mort; d'autres levaient les mains